

Jean-Michel ADAM

Centre de recherche en langues et littératures européennes
comparées, Université de Lausanne

Chloé LAPLANTINE

CNRS-UMR 7597 Laboratoire Histoire des Théories Linguistiques
POLART – Poétique et politique de l'art

Présentation

À Claudine Normand

Alors que nous mettions en place le projet de numéro qui voit à présent le jour, nous avons sollicité Claudine Normand qui avait répondu avec enthousiasme à notre proposition de collaboration et à la lecture du livre édité par Chloé Laplantine à laquelle elle écrivait :

J'ai passé plusieurs heures dans la lecture des manuscrits et j'ai été ravie ; ça donne une image étonnante et tellement différente de l'homme Benveniste et même du chercheur. Personnellement ça me donne des idées nouvelles, différentes, sur l'interprétation de certains textes classiques, en particulier ceux qui concernent l'énonciation (fin des années 60), qu'on peut comprendre autrement quand on sait qu'il a à ce moment là un tout autre souci, comme il le suggère en 68 au journaliste qui le questionne. En particulier je pense qu'on peut reprendre la fameuse opposition sémiotique / sémantique, à la lumière de ce qu'il cherche à formuler à propos de la poésie. C'est ce que j'aimerais développer si vous me trouvez encore une petite place dans le numéro de *Semen*.

La maladie qui a emporté Claudine Normand ne lui a pas permis d'apporter sa contribution à la présente exploration des feuillets consacrés à la langue de Baudelaire et au discours poétique. Nous partageons tellement son étonnement et ce qu'elle dit découvrir de la pensée de Benveniste que nous voulions commencer par citer sa surprise, l'enthousiasme et la curiosité qui la caractérisaient tant, et lui dédier ce volume.

Claudine Normand insiste sur l'« image étonnante et tellement différente de l'homme Benveniste et même du chercheur » que ces feuillets manifestent. Cette image est effectivement différente de celle qu'ont de cet homme Antoine Culioli, quand il qualifie l'écriture de Benveniste de « discours un peu lointain d'homme cultivé » (Culioli 1984 : 78), ou Jean-Claude Milner, quand il parle d'« une pensée exigeante, hautaine et ne cherchant sa garantie qu'en elle-même ». De la même manière, dans sa

postface du très beau recueil des derniers cours que viennent d'éditer Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio : *Dernières leçons*, Tzvetan Todorov, qui n'a pas lu les notes sur Baudelaire, souligne le paradoxe « de voir que le théoricien de “la subjectivité dans le langage” s'en tient, dans ses écrits, à une approche strictement objective » (Benveniste 2012 : 196). S'il avait eu connaissance des textes qui font l'objet de la présente livraison de *Semen*, Todorov aurait probablement nuancé cette observation, en voyant à quel point l'expérience subjective des poèmes de Baudelaire est au travail dans l'écriture de Benveniste et la déplace. Certes, l'état de ce chantier renforce les regrets que formule Todorov à propos du « sentiment d'inachèvement, de fragmentation » (2012 : 195) qui ressort de la lecture de l'œuvre de Benveniste. Mais l'évidence d'« une série d'intuitions remarquables, d'aperçus nouveaux, d'idées prometteuses » (id.) qu'il mentionne heureusement l'emporte très largement.

Pour notre part, nous sommes tentés de retourner la critique de Todorov en un sentiment inverse : celui d'être, à la lecture de chacun des articles de Benveniste et surtout des notes sur la poésie, en présence d'une pensée en travail, d'un cheminement beaucoup plus complexe et complet qu'il n'y paraît. Benveniste expliquait dans l'avant-propos de ses *Problèmes de linguistique générale* que « si on a présentés ici [ces études] sous la dénomination de “problèmes”, c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage ». Conscient visiblement de la difficulté de lecture que pouvait poser cette démarche intellectuelle, Benveniste se justifiait d'ailleurs, un peu plus loin, en disant : « l'unité et la cohérence de l'ensemble ressortiront de cet aperçu ». Le reproche de manque de cohérence et d'unité est, rappelons-le, aussi celui qu'on adressait à Saussure, ne sachant voir la continuité entre sa linguistique générale, ses recherches de grammaire comparée, sur les légendes et sur les paragrammes. Ces deux figures miroirs, de Benveniste et de Saussure, ont en commun une réflexion sur le poème, restée secrète dans les deux cas, et impliquant le tâtonnement, le doute, la certitude de la découverte parfois, la volonté d'une radicalité de l'entreprise. Chez Benveniste, les écrits de linguistique générale, de linguistique comparée, les carnets de terrain ethnographiques et l'étude de la langue de Baudelaire forment un tout : le tout d'une pensée du langage non figée dans un domaine disciplinaire.

L'essai sur la langue de Baudelaire que le folio 210 laisse attendre et certaines pages très élaborées permettent de penser que tout ce travail était peut-être devenu plus que ce qu'il était au départ. Le document « Articles promis », reproduit page 762, indique, sous le titre « La langue de Baudelaire », un projet de collaboration au numéro 12 de *Langages*,

« Linguistique et littérature », que dirigeait Roland Barthes et qui parut en 1968. Nous étions quelques-uns à penser que ces notes manuscrites sur Baudelaire dont parlait ici ou là Mohammad Djafar Moïnfar, son fidèle disciple et éditeur des *Problèmes de linguistique générale II*, seraient passionnantes à lire. Henri Meschonnic écrivait, à l'issue du colloque de Cerisy : « Le colloque sur “Benveniste vingt ans après”, en août 1995, aura en effet au moins rendu public ce fait notable, qu'il existe plusieurs centaines de pages de Benveniste *sur la poétique* en manuscrit et qu'il s'imposerait de publier sans plus faire attendre, abusivement, ce qu'on appelle la communauté scientifique » (1997 : 307). Grâce au travail de Chloé Laplantine et à l'audace éditoriale de Marc Arabyan et des éditions Lambert-Lucas (2011), ces pages sont désormais accessibles. Le présent volume veut accompagner cette publication et celle de la thèse de Chloé Laplantine : *Emile Benveniste, l'inconscient et le poème*, chez le même éditeur (2011). Nous espérons donner envie de lire ces feuillets étonnants et chaque contribution dessinera pour cela divers parcours de lecture d'un ensemble complexe et hétérogène.

Le premier bonheur de lecture de ces notes est d'être au contact de la pensée en travail du très grand savant qu'était Benveniste. Ce cheminement de la recherche est lisible dans les questions : « Problème de l'“autre” / *autre* (prégnant, à étudier) » (f°247), les hésitations : « Ou n'est-ce pas plutôt ceci [...] » (f°9), « Pourrait-on dire que, en poésie, le signe devient symbole ? En tout cas, il m'apparaît que, en poésie [...] » (f°198) ou cet ajout : « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux *Fleurs du mal* : “Questions d'art – *terrae incognitae* » (f°319), dans les abandons : « J'ai abandonné ce relevé qui ne semble pas démonstratif [...] » (f°105) et les corrections : « Quand on dit – je l'ai dit moi-même ci-dessus quelque part – que le poète emploie les mots du langage ordinaire, on succombe à une fallacie. Ce ne sont pas les mêmes mots » (f°274), qui alternent avec les moments où pointent les résolutions des problèmes posés : « Au principe de la langue poétique, il y a – je le discerne à présent [...] » (f°203), « Je vois maintenant qu'une des clés du problème est [...] » (f°208), « Je crois voir maintenant la clef du problème que pose le / langage poétique (c'est-à-dire pour moi celui de Baudelaire) [...] » (f°253), ou encore cette parenthèse : « (Je pense, au bout du compte, que l'analyse de la langue poétique [...]) » (f°319). Le lyrisme surgit tout à coup quand Benveniste s'essaie à des variations poétiques à partir du principe d'Archimède (f°195 & f°196) :

Le scientifique et le poète

Le scientifique énonce un théorème lumineux :
« Tout corps plongé dans l'eau ... »

Le poète rêve sur ces premiers mots, chargés
d'une étrange incertitude : « Tout corps – quel
corps ? Le corps – tout s'y ramène. Je sens mon
corps, plongé dans l'eau tiède de Sicile, ce
doux frôlement de la vague à Syracuse. Est-ce
là ce qu'Archimède ... ? » (f°195)

' Tout corps plongé dans l'eau ... '

Le poète rêve :

« Tout corps ? Quel corps ? et quelle eau ?
Est-ce mon corps , oui mon cher corps plongé aux
flots
à la mer tièdes, de Sicile ? De là Archimède ?
au bain ? Sentir son corps dans l'eau, exister
par son corps, accueillir en son corps cette vie
éparse dans la mer le mouvement
nouvelle qui naît de la mer , que l'eau
sourd jaillit
de l'eau infuse l'eau vive aux membres , que
de la vague oui,
~~ressent~~ « tout corps plongé dans l'eau »... (f°196)

De même quand, après avoir parlé de la réalité que crée le poète par ses
vers, il ajoute :

Celui qui répète ces vers accède à cet
univers second, qui est tout entier inclus
dans les mots assemblés par le poète. O miracle
permanent, ô confuse merveille que cette fiction
devenant suprême réalité dans et par les mots (f°261) |

Le lecteur découvre un Benveniste qui parle à la première personne, qui
révèle certaines de ses lectures et qui est si proche de son objet d'étude que
de superbes phrases surgissent, à commencer par le début du folio 210 bis :

La poésie a ici le visage de
Baudelaire ; je parle d'elle
ou de lui, sans pouvoir
toujours les distinguer (f°210^{bis}) |

Parmi les formes d'écritures inhabituelles dans la littérature scientifique
publiée, outre les listes provisoires et relevés de fréquence dont reparlera
ici-même Jean-Marie Viprey :

rêve	22		
secret	23		
souvenir	23		
monter	24	descendre	18 noyer (23)
funèbre	18		
mourir	19		vivre 21
tombeau	19		+ vivant 19
la mort	29		
mer	40		
eau	24		
gouffre	24		
flot	14		
chat	13	(f°44)	

Ou encore les notes jetées sur le verso de documents d'origines diverses, les relevés plus ou moins systématiques (en particulier la série des folios 144 à 159 sur l'emploi des temps dans *Les Fleurs du Mal*, les folios 160 et 161 consacré aux *Petits poèmes en prose* et les folios « Par comparaison, Mallarmé » : 162 et 163), les transcriptions phonétiques des folios 165 et 166 :

XXXV Duellum (consonnes)

d ^{oe} g ^e r ^y e ^o k ^u i ^u i ^o s ^u r ^o l ^{oe} r ^a r ^m	tr
o ^e k ^l b ^u s ^e l ^r d ^o l ^u o ^e r ^e d ^o s ^a	kl
s ^j e ^e k ^l i ^o t ⁱ d ^u f ^r s ^o l ^e v ^a k ^a r ^m	kl
d ^u n ^j o ^e n ^s a ^o p ^r w ^a l ^e m ^u r ^v j ^s a ^o	pr(w)
l ^e g ^l v ^o b ^r z ^e k ^o m ^o n ^o t ^r j ^o n ^e s	gl br tr
m ^a s ^r m ^e l ^e d ^a l ^z o ^g l ^(z) s ^r e ^e	gl
v ^a j ^o b ^y t ^o l ^e p ^e e ⁱ a ^o d ^a g ^o t ^r t ^r e ^s	tr tr
f ^o r ^o r ^e d ^e k ^o r ^u m ^r p ^r l ^a m ^u r ^u l ^s r ^e	
d ^a l ^r v ^e t ^e d ^e s ^a p ^a z ^e d ^e z ^o s	
n ^o e ^r o ^o s ^e t ^r e ⁿ a ^o m ^e s ^a m ^a o ^r r ^u l ^e	tr
e ⁱ o ^e r ^o p ^o f ^l e ^r r ^a l ^a r ⁱ d ^t e ^o r ^o s	fl
s ^o g ^u f ^r o ^s e ^l a ^o f ^r d ^o n ^o (z) ^a m ⁱ p ^o p ^l e	fr pl
r ^u l ^o (z) ⁱ s ^a r ^o m ^o r ^a m ^o z ^o n ^u m ^e n	
a ^o f ^e d ^e t ^r m ⁱ z ^e l ^a r ^d e ^r d ^o n ^o t ^r e ⁿ .	tr

~~7 tr, 2 kl, 2 gl, 1 pr, 1 br, 1 fl, 1 fr~~

7 tr, 1 pr, 1 fr, 1 br

2 kl, 2 gl, 1 fl (f° 166)

On trouve aussi bien un « Relevé que je crois complet » des formes

d'apostrophe en « ô » (f°104 qui prolonge le f°88 sur le « ô d'invocation » et le « ô d'exclamation ») qu'un relevé abandonné des formes pronominales de première et seconde personnes : « J'ai abandonné ce relevé qui ne me semble pas démonstratif ; en fait le *je, moi* est très fréquent » (f°105).

Les notes de lecture, en donnant à lire ce qui disparaît si souvent de l'écriture finale de ses articles, éclairent sa façon de travailler : on croise ainsi l'*Esthétique* d' Hegel (f°187), le second volume de La Pléiade des œuvres complètes de Paul Valéry (f°352 très intéressant car l'influence de l'ancien titulaire de la chaire de poésie du Collège de France est indéniable dans l'ensemble des pages), des références précises à *Seven types of ambiguity* de William Empson (f°10), à Lev Vygotski (f°194 sur le sensoriel et le conceptuel), aux recherches de Maxime Chastaing sur le symbolisme des voyelles dans un numéro ainsi référencé et qui donne une idée des lectures diverses de Benveniste : « J Psy 1964, p. 75 » (f°308), au premier article de Jean Starobinski sur les anagrammes de Saussure (f°294), au concept d'« *inscape* » de Gerard Manley Hopkins « p. XX de l'ed. Penguin » (f°342). À cela, il faut ajouter la copie d'un passage de *Symbolism* d'Alfred North Whitehead que Benveniste intitule « Symboles et mots en poésie » (f°214), Whitehead que l'on retrouve dans le f°B du Collège de France (2011 : 764-765) dans le plan d'une étude du « symbolisme inverse » qui convoque également Proust et Bachelard, on retrouve Proust au début du folio 136 : « "L'impuissance que nous avons à nous réaliser dans la jouissance matérielle, dans l'action effective" (Proust, *Le Temps Retrouvé*) », sans parler de la référence récurrente à une phrase de William Carlos Williams définissant la poésie comme « un langage chargé d'émotion » : f°19, 50, 54, 84, 138, 197, 250, 308.

Poésie

« La poésie est un langage
chargé d'émotion. Des
mots organisés rythmiquement »
(William Carlos Williams, *Paterson*)
Cité dans Critique n°235
(déc 1966) p. 1008-9 (f°138)

D'un point de vue historique et épistémologique, il n'est sans doute pas inutile de se demander à quoi on peut éventuellement rattacher la démarche de Benveniste dans ces manuscrits, pour tenter de les comprendre davantage, de voir par rapport à quelles autres tendances de la linguistique et des études littéraires ils se situent, à quoi ils répondent. Ce qui est le plus clairement explicité, c'est certainement une critique de la démarche structuraliste, qui exclut le lecteur de l'analyse et fait du poème un objet :

Différences d'approche
de la pièce de
Une approche consiste à partir ~~de la composition~~
~~poéti~~ vers comme d'une donnée, de la décrire,
de la démonter comme un objet. C'est
l'analyse telle qu'on la trouve appliquée aux Chats
dans le bel article de Lévi-Strauss et Jakobson (f°81)

Benveniste, au contraire, fait de sa découverte de Baudelaire une expérience sensible et subjectivante. En cela, c'est peut-être notamment à Bachelard qu'on pourra souvent penser. Les notions si fréquentes d'« image » tout d'abord, puis de « sensation », d'« émotion », d'« expérience », de « pathème »... rappellent les propos de celui-ci sur le poème, **ce que** ce qu'il écrivait par exemple à propos des « images poétiques ». Ainsi, dans l'introduction de *La poétique de la rêverie* : on lit « L'image poétique nouvelle – une simple image ! – devient ainsi, bien simplement, une origine absolue, une origine de conscience » (Bachelard 1960 : 1). De son côté Benveniste parle d'« images créatrices » (f°15), d'« images motrices » (f°22, f°84), ou encore d'« images sensibles » (f°265), et fait généralement de l'« image » la notion critique de celle de « signe » ou de « concept », l'image devenant l'unité du langage poétique : « la langue poétique n'assemble pas des mots-concepts, mais des mots-images. / L' "image" au sens propre, est le ressort profond de la poésie. Il s'agit d'imposer la vision directe des choses, la *vérité* des choses. / Toute la linguistique de la poésie devra procéder de la notion d'image et la conceptualiser pour en tirer l'articulation d'un nouveau système de significations » (f°188). D'un autre côté, avec cette notion d'*image* et celle d'*émotion*, on retrouve le lien que manifeste Benveniste à William Carlos Williams, c'est-à-dire aussi à l'*imagisme*, dans le modernisme littéraire anglo-américain.

La terminologie de Benveniste pour parler du poème pourra également rappeler certains mouvements artistiques du début du siècle (que Benveniste a bien connus), notamment le surréalisme, le cubisme, et l'approche formaliste des productions artistiques, ce qui apparaîtra dans la manière de penser très « matérialiste », celle d'un « faiseur, poète », qui est celle de Benveniste à chaque instant : les « procédés », les « matériaux », et le poème envisagé comme « assemblage », « composition », « arrangement » : « En poésie il n'y a pas d'intenté-idée il y a un "sens" intérieur aux mots, qui est fonction de leur assemblage » (f°190 ou encore f°212), ce qui nous renvoie à ce passage de « Sémiologie de la langue » qu'il prépare : « L'artiste les choisit, les amalgame, les dispose à son gré sur la toile, et c'est finalement dans la composition seule qu'elles organisent et prennent, techniquement parlant, une "signification", par la sélection et

l'arrangement. L'artiste crée ainsi sa propre sémiotique : il institue ses oppositions en traits qu'il rend lui-même signifiants dans leur ordre » (1974 : 58). L'« arrangement », la « disposition », la « configuration » étaient les termes de Benveniste en 1951 pour définir le « rythme » dans sa conception pré-platonicienne : « $\rho\acute{\epsilon}\iota\nu$ est le prédicat essentiel de la nature et des choses dans la philosophie ionienne depuis Héraclite, et Démocrite pensait que, tout étant produit par les atomes, seul leur arrangement différent produit la différence des formes et des objets. On peut alors comprendre que $\rho\upsilon\theta\mu\acute{o}\varsigma$, signifiant littéralement “manière particulière de fluer”, ait été le terme le plus propre à décrire des “dispositions” ou des “configurations” sans fixité ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer » (Benveniste 1951 : 333).

Pour établir un autre lien à Bachelard, et peut-être de manière plus étendue à la phénoménologie – pour laquelle Benveniste avait un intérêt, comme le montre Jean-Claude Coquet –, un terme qui revient à plusieurs reprises et que nous lui connaissions déjà dans ses travaux de linguistique générale, est celui d'*intenté*. Ainsi dans « La forme et le sens dans le langage », il écrivait « il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler l'intenté, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée » (1974 : 225). Cette notion était encore présente dans « Sémiologie de la langue » (1974 : 64). Dans les manuscrits elle apparaît 26 fois. Par exemple ici :

Le sentiment qui meut le poète, l'expérience qui fait vibrer sa sensibilité et engendre chez lui l'état émotif, c'est cela qu'il essaye de traduire en mots. Il choisit, il conjoint les mots pour reproduire cette émotion. Ici les signifiés sont subordonnés à l'intenté émotif, ils restituent donc par eux-mêmes en tant que mot d'une certaine forme phonique (longueur, sonorité) et d'une certaine construction (ordre, jonction, accouplement, répétition) cet intenté d'émotion. (°2)

Bachelard, quant à lui, parle de l'« intentionnalité poétique », faisant de celle-ci, comme Benveniste, une expérience intersubjectivante : « Ah ! que cette image qui vient de m'être donnée soit mienne, vraiment mienne, qu'elle devienne – sommet d'un orgueil de lecteur ! – mon œuvre ! Et quelle gloire de lecture si je pouvais, aidé par le poète, vivre l'*intentionnalité poétique* ! C'est par l'intentionnalité de l'imagination poétique que l'âme du poète trouve l'ouverture consciencielle de toute vraie poésie » (Bachelard 1960 : 2). Néanmoins l'intenté de Benveniste est une expérience linguistique singulière, et en cela se distingue de l'intentionnalité de Bachelard.

La place entière donnée au lecteur et à son expérience sensible du texte poétique est aussi à la même époque celle que donne Jean-Pierre Richard

dans ses travaux. Cette inclusion du lecteur s'oppose comme on le disait plus haut à la démarche structuraliste qui implique une exclusion de ce dernier au profit d'une analyse voulue « objective », et qui dans le domaine littéraire emploie la linguistique comme un outil, sans en remettre en question les catégories. À l'instar de Benveniste qui établit que les catégories linguistiques naissent de la découverte des textes dans leur particularité, Jean-Pierre Richard étudie des « thèmes » qui se construisent dans la lecture singulière de tel texte ou de tel auteur. Ainsi dans l'introduction de *Poésie et profondeur*, il écrit à propos de Nerval, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine : « il m'a semblé que leur aventure poétique consistait en une certaine expérience de l'abîme, abîme de l'objet, de la conscience, d'autrui, du sentiment et du langage. L'être pour eux est bien perdu dans les solitudes profondes, et c'est du fond de cette profondeur qu'il se manifeste au sens et à la conscience » (Richard 1955 : 10). Jean-Pierre Richard a eu l'amabilité d'accepter que nous retranscrivions deux lettres adressées à Chloé Laplantine. Nous avons jugé utile d'en donner à lire deux extraits pour laisser les lecteurs de *Semen* mesurer un autre effet de ces textes sur un spécialiste de la poésie, non linguiste, et acteur de ce qu'on a appelé la « nouvelle critique ». Dans un premier courrier, le 20 juillet 2008, il répond à Chloé Laplantine en soulignant son admiration pour Benveniste et son intérêt pour les notes manuscrites :

[...] Benveniste, oui, bien sûr, je l'admirais, – sans l'avoir connu personnellement, je me suis souvent, en effet, senti très proche de ses idées, et ces notes sur Baudelaire m'apparaissent d'un intérêt (et souvent même d'une beauté) extrêmes. Nous seulement elles apportent des notions inédites (du moins me semble-t-il), ainsi cet *intenté émotif*, si surprenant, - mais elles ont une séduction, une sorte de *vibrato* subjectif assez rare dans le paysage linguistique d'aujourd'hui. Merci de ces photocopies, avec le caractère, toujours un peu émouvant de la graphie ancienne.

Quelques mois plus tard, le 10 avril 2009, remerciant Chloé Laplantine de l'envoi de la totalité de sa première transcription des notes de Benveniste, Jean-Pierre Richard livre son étonnement et son admiration en des termes assez forts pour que nous le citions presque intégralement :

Comment vous remercier d'un si précieux, si généreux envoi ? Je viens de lire la totalité ~~avec~~ de ces feuillets critiques avec un sentiment d'admiration profonde, et même, pourquoi ne pas le dire d'émotion ? Ces notes vont, vous l'avez bien senti vous-même, selon mes vœux, elles consonnent, avec plus de rigueur bien sûr, d'exigence théorique, <avec> ce que j'ai pu essayer moi d'écrire sur la poésie (mouvement un peu tari désormais). J'y retrouve (un peu, car elles sont beaucoup plus accomplies) mes propres gestes privés d'analyse, mes débuts d'écriture,

mes modes (bien incertains) de compréhension. Toute une parenté, en somme, jusqu'ici inconnue de moi, et que c'est un vrai bonheur de découvrir ici, grâce à vous.

Ne croyez pas pourtant que le comblement en moi provoqué par cette lecture, sorte seulement d'une satisfaction narcissique (d'un de ces effets de miroirs dont Benveniste lui-même parle si bien ici à partir de Baudelaire). Non, je suis sensible surtout, peut-être, au caractère personnel, un peu aventureux de ces feuillets, à leurs tâtonnements multiples, leurs éclats soudains, leur caractère de recherche en somme, leur nature inaboutie, (si bien adaptée à la flottance, au style éparpillé de tout ce feuilletage). Tous les relevés des prégnances (comme l'écrit B.), hermétique et structurelle, ou d'analyse grammaticale, ou d'écoute musicale, tout cela est infiniment précieux, – mais plus encore, il me semble, l'essai de construire une véritable théorie du poème, avec ces étonnantes inventions lexicales (et mentales) : *tresse*, *iconie*, *intenté émotif*, etc. Toute une fécondité de pensée (et d'écriture) à laquelle on se trouve, bien sûr, immédiatement sensible. La notion, en particulier, d'*intenté émotif* (opposé à cognitif), avec tout le champ d'application que lui découvre Benveniste, me paraît riche, aujourd'hui encore, d'avenir (comme de passé, si l'on accepte de telles, mais un peu mélancoliques réflexions sur la temporalité ...). C'est que *émotion* est bien le mot clef de son expérience de Baudelaire, du moins il me semble : cette notion (ou *motion* ?) qu'il ressent à la lecture des Fleurs du Mal, qu'il recueille, analyse, puis propage, à travers la forme paradoxale de ces notes, qu'il « évoque » en nous, comme il dit, avec la prégnance soulignée, mais non contradictoire de ces petits feuillets multiples. Plus efficace donc peut-être qu'un long texte suivi (mais nous continuerons quand même à regretter la non-écriture de celui-ci).

Une grande gratitude, donc, et une part pour avoir permis cette relecture (cette nage, cette étreinte) des Fleurs. Bon courage pour votre travail. Ma pensée la plus cordiale.

JPR

Une autre recherche à laquelle on pensera enfin est, à la même époque, l'entreprise critique d'Henri Meschonnic avec *Pour la poétique*, qui commence ainsi : « Etudier le style d'un écrivain, c'est étudier un univers fermé-ouvert, langage à tous, langage unique » (Meschonnic 1970 : 11). Un peu plus loin, il parle de « partir de l'œuvre tout entière comme système générateur de formes profondes » (1970 : 32), phrase qu'on pourra éventuellement rapprocher du projet énoncé par Benveniste : « On s'efforcera d'atteindre la structure profonde de son univers poétique dans le choix révélateur des images et dans leur articulation » (f°81), la structure profonde chez Benveniste étant peut-être l'inconscient d'une expérience linguistique, ce en quoi elle appartient à sa culture, et en même temps la déplace. Meschonnic parlait encore de la poétique comme visant « la forme-

sens, l'homogénéité du dire et du vivre » (1970 : 144). Comme pour Benveniste, l'homme est dans la langue et dans le monde – « c'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme » (Benveniste 1966 : 259). Meschonnic écrira : « Il ne faut pas séparer des textes leur intentionnalité, – qui n'est pas le recours naïf aux “intentions” de l'auteur, mais ce rapport du texte au monde, et au lecteur » (Meschonnic 1960 : 55).

On mesure mal aujourd'hui ce qu'aurait produit la publication des pages de ce chantier en cours dans le numéro 12 de *Langages* dirigé par Barthes en 1968. Benveniste était visiblement alors très au-delà de la doxa structuraliste en vogue, très au-delà de ce qu'écrivaient à l'époque sur la langue poétique, la poésie moderne et particulièrement **sur le ?? Baudelaire** des linguistes comme Jean Cohen (1966), Georges Mounin (1969), Nicolas Ruwet (1972) et Roman Jakobson (1973).

Plusieurs amis et collègues ont bien voulu nous accompagner dans une entreprise qui est guidée par notre admiration pour un des plus grands linguistes français et par notre commune certitude de l'importance de ses théories du langage et de sa vision de la linguistique.

Repasant des articles « Sémiologie de la langue » et « L'appareil formel de l'énonciation », **Jean-Michel Adam** propose un parcours des notes de Benveniste dominé par une hypothèse partagée par Chloé Laplantine (2011a) et Gérard Dessons (ici-même) : le programme de la « translinguistique des textes, des œuvres » avancé à la fin de « Sémiologie de la langue » est en œuvre dans les notes. Il explore les propositions de Benveniste qui vont dans le sens de cette « métasémantique » construite sur la « sémantique de l'énonciation », en particulier la façon dont Benveniste définit la langue poétique comme « *metabasis* de tous les facteurs de la langue » (f°203) et théorise les paramètres énonciatifs de la langue de Baudelaire : référence, statut du signe et la « langue de sentiment ». En raison de son projet résolument introductif, cet article, qui tente une relecture continue des feuillets 300 à 323, a été placé en premier.

Gérard Dessons, auteur du très beau *Benveniste, l'invention du discours* (2006), parcourt ce qu'il nomme fort justement « un texte d'essai, un texte de réglage où tout se tente, s'énonce : ce qu'on sait déjà et ce qu'on cherche ». Pour entrer dans cet « ensemble qui a la complexité du *volumen* et le discontinu de la recherche », il oppose le point de vue du style (présent dans le folio 120 : « Une caractéristique du style de Baudelaire » ou le folio 40 : « Style » : « Etudier la fonction stylistique du couplement de l'interrogation et de l'interjection ») au point de vue du poème. Il retrouve le premier point de vue dans des notes qui doivent être prises pour ce qu'elles sont : « des essayage », « un cheminement », « l'histoire d'une

recherche ». L'avancée théorique se fait surtout par la poétique que Benveniste formule en termes proches de ce qu'il écrivait dans « Sémilogie de la langue » (1969).

Chloé Laplantine s'attache à souligner le lien entre les manuscrits sur le langage poétique, les recherches sur les langues et la linguistique générale, en montrant que pour Benveniste approcher « la langue de Baudelaire », dont il dit que « C'est un monde particulier, personnel, qu'il faut d'abord décrire, comme un cosmos nouveau et spécifique » (f°53), est aussi une entreprise qui a une dimension « ethnographique ». S'il critique un langage ordinaire conceptuel, dénotatif, et voit chez Baudelaire une autre expérience du langage et du monde, qu'il définit comme iconique ou poétique, c'est pour rendre visible qu'une forme de vie n'est pas séparable d'une forme de langage, que les poèmes de Baudelaire font la critique d'une langue et d'un vivre réalistes. Chloé Laplantine situe ainsi la recherche de Benveniste dans la poursuite des travaux de Boas et de Sapir, qui travaillent à mettre au jour l'inconscient d'une langue et d'un vivre.

Jean-Claude Coquet se livre à une exploration des remarques de Benveniste sur le « langage iconique », expérience du langage et du monde qui est pour lui celle de Baudelaire : « La démarche est claire : non pas se mettre à distance, "Baudelaire ne veut pas voir les choses", mais il veut se tenir au plus près d'elles et des êtres, "se tenir au plus près de l'émotion" », expérience de proximité, d'immédiateté du sujet au monde qui s'oppose à une expérience cognitive. Il montre combien Benveniste dans ces notes est en dialogue avec la pensée phénoménologique : ainsi si par le langage iconique « la réalité brille comme à la création » Merleau-Ponty parlait d'une « nature qui se donne toujours comme déjà là avant nous, et cependant neuve sous notre regard nature qui se donne toujours comme déjà là avant nous, et cependant neuve sous notre regard ». L'auteur met en relation le « toujours neuf » qu'implique pour Benveniste le langage iconique avec les remarques sur le temps ou l'absence de temps, l'éternité, chez Baudelaire : « Baudelaire ne connaît pas la durée. Il ne connaît que l'éternité » (f°24), ainsi que les remarques qu'il écrit en 1939 dans son article sur la notion d'éternité. Sa mise en évidence de l'approche benvenistienne de l'iconicité du discours poétique entre en écho avec des travaux récents auxquels nous nous permettons de renvoyer les lecteurs de *Semen*. Marc Dominicy, dans *Poétique de l'évocation*, aborde « l'hypothèse iconique » qui traverse de nombreux travaux sur le discours poétique. Cette hypothèse « consiste à postuler qu'un rapport d'iconicité s'instaure vis-à-vis de la "réalité" ou du "monde" dont le texte traite, sémantiquement et pragmatiquement » (2011 : 88). Ajoutons que la mise au point de Dominicy sur iconicité et émotion (2011 : 94-106) est particulièrement utile pour

comprendre le cadre de pensée de Benveniste. De son côté, Philippe Monneret a proposé de réintégrer l'iconicité dans le linguistique par la mise en avant du concept d'image qui lui permet de : « trouver dans l'image un moyen d'échapper à la sphère sémiotique pour atteindre la dimension pathique du langage » (2004 : 105). On retrouve par ce concept de « moment pathique » l'idée de communication immédiate avec les choses, de dimension intérieure du sentir, qui « conduisent à interdire au lecteur une approche immédiatement sémiotique du texte, dans une pure transparence communicationnelle, autrement dit à différer le simple décodage des signifiants [...] » (2004 : 111). Les questions que pose l'article de Jean-Claude Coquet apparaissent ainsi comme placées non seulement au cœur des feuillets de Benveniste mais d'une réflexion générale sur la poésie toujours très présente en linguistique.

Jean-Marie Viprey, auteur d'une thèse sur la *Dynamique du vocabulaire des Fleurs du mal* (Honoré Champion 1997) et d'une approche méthodique d'une édition électronique des *Fleurs du mal : Analyse textuelle et hypertextuelle des Fleurs du mal* (Honoré Champion 2002), tente de dégager les axes de travail entremêlés dans le recueil de notes, avant de s'interroger sur l'ambition benvenistienne de fondation d'une poétique post-structurale, entre deux rivages que seraient l'autotélisme hérité des formalistes d'une part, et une conception phénoménologique encore diffuse dans les manuscrits, dont le mot-clé est *émotion*. Il observe le privilège que Benveniste accorde à la rime, laissant le mètre dans l'ombre pour l'essentiel : choix qui semble découler de l'urgence qu'il accorde aux « mots » et, de ce fait, à la construction du système de vocables des *Fleurs du mal*. L'attention très vive aux fréquences qui transparait dans un grand nombre de notes constituées de listes d'apparence thématique, est pour Jean-Marie Viprey l'occasion de revenir sur l'idée, présente à plusieurs reprises, d'une structuration entrelacée du vocabulaire et sur le statut de ce dernier, de l'ordre de l'éminence, dans la constitution du discours poétique.

Nous avons déjà pu pénétrer dans l'atelier de la pensée de cet immense linguiste qu'était Emile Benveniste grâce aux travaux de l'équipe de l'ITEM dirigée par **Irène Fenoglio** (Fenoglio 2009a, 2009b, 2011), qui nous en dit plus dans sa contribution dont la fonction était de préciser techniquement le statut des feuillets-Baudelaire au regard de la génétique textuelle. Elle revient ainsi, de façon critique, sur l'édition du « Baudelaire » et ce qu'elle considère comme un effet éditorial que ni l'éditeur, dont on sait le dévouement à la cause de l'édition en sciences humaines, ni la responsable de la mise à disposition des feuillets sur le discours poétique et la langue de Baudelaire n'ont recherché. Les remarques d'Irène Fenoglio sont une utile mise en garde envers une tentation qui ferait

de ces pages un livre de Benveniste. Il faut insister sur le fait que nous sommes en présence de notes de travail et de quelques pages plus rédigées. Il faut souligner que l'ouvrage édité sous le titre *Baudelaire* n'est pas un document génétique : les éditeurs ont mis à disposition de la communauté scientifique des *fac-similés* des notes manuscrites (en belle page) et une transcription uniquement destinée à en faciliter la lecture. On trouvera la transcription diplomatique établie par Chloé Laplantine, qui constituait les annexes de sa thèse de doctorat, en ligne sur le site de la bibliothèque de l'université Paris 8.

C'est le courage éditorial et l'ampleur du travail de recherche qui l'a rendu possible que ce volume de *Semen* voulait accompagner. Nous remercions les contributeurs dont les points de vue complémentaires et parfois contradictoires se complètent. Nous n'avons pas cherché à éliminer les redondances d'article en article, car la façon dont les différents contributeurs lisent les mêmes feuillets nous a parue assez éclairante pour permettre cette publication. Certaines notes de Benveniste deviennent ainsi des repères communs.

Références bibliographiques

- Bachelard G., 1960, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF.
- Benveniste E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.
- 2011, *Baudelaire*, édition établie par Chloé Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas.
- 2012, *Dernières leçons*, édition établie par J.-C. Coquet & I. Fenoglio, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil.
- Cohen J., 1966, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.
- Culioli A., 1984, « Théorie du langage et théorie des langues », *E. Benveniste aujourd'hui*, Paris, Société pour l'information grammaticale, 77-85.
- Dessons G., 2006, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, Editions In Press.
- Dominicy M., 2011, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier.
- Fenoglio I., 2009a, « Conceptualisation et textualisation dans le manuscrit de l'article "Le langage et l'expérience humaine" d'Emile Benveniste. Une contribution à la génétique de l'écriture en sciences humaines », *Modèles linguistiques*, Tome XXX, vol. 59, 71-99.
- 2009b, « Les notes de travail d'Emile Benveniste : où la pensée théorique naît via son énonciation », *Langage et société* n°127, 23-49.
- 2011, « Déplier l'écriture pensante pour re-lire l'article publié. Les manuscrits de "L'appareil formel de l'énonciation" d'Emile

- Benveniste », in *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, Emilie Brunet & Rudolf Mahrer eds., Louvain-la-Neuve, L'Hamattan-Academia, 263-304.
- Jakobson R., 1973, *Questions de poétique*, Paris, Seuil.
- Laplantine C., 2011, *Emile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Meschonnic H., 1970, *Pour la poétique*, Paris, Gallimard.
- 1997, « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in Cl. Normand, M. Arrivé (dir.), *Benveniste, vingt ans après. Actes du colloque de Cerisy la Salle, 12 au 19 août 1995*, numéro spécial de *LINX*, Nanterre, CRL–Université Paris X, 307-325.
- Mounin G., 1969, *La Communication poétique*, précédé de *Avez-vous lu Char ?*, Paris, Gallimard.
- Richard J.-P., 1955, *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil.
- Ruwet N., 1972, *Langage, Musique, Poésie*, Paris, Seuil.

